

Propos fribourgeois

Autor(en): **Schorderet, Aug.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **3 (1915)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-818071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PROPOS FRIBOURGEOIS

par AUG. SCHORDERET.

*4^{me} Conférence de Belles-Lettres à la Salle de la Grenette
le 18 mars 1915.*

Mesdames et Messieurs,

Suivant une vieille et bonne tradition, qu'il faut espérer durable, demain, jour de St Joseph, une foule pieuse de Fribourgeois et surtout de Fribourgeoises s'en iront visiter la jolie église de Montorge tout ornée et toute en fête en l'honneur du glorieux Epoux de la Vierge.

Et tous ces pèlerins, que la piété, la reconnaissance, le besoin de secours et tant d'autres motifs qui ne nous regardent point, dirigeront vers ce sanctuaire, s'offriront en même temps une promenade bienfaisante et charmeuse, soit que, traversant les ponts, ils s'acheminent par la porte de Bourguillon et la chapelle de Lorette, soit qu'ils gravissent les rudes calvaires qui, de la Planche Supérieure, conduisent à Montorge par les gradins du chemin de St Jost ou par le pierreux contour de la maison du Patifou et du Sonnenberg, soit enfin que, descendant du plateau de Pérolles, ils aient choisi la route plus longue et solitaire de la Maigrauge ! Je ne mets certes pas en doute que chacun et chacune apporteront, en cette excursion, toute la dévotion de leur cœur, mais je suis bien sûr que pas un ou pas une, quels que soient leurs désirs, leurs rêves et leurs prières, ne saurait rester indifférent au paysage printanier et surtout au pittoresque tableau de notre ville qui, de Montorge, se présente sous un aspect si intéressant, si ouvert, si conforme à sa vraie configuration....

Supposons un instant, si vous voulez bien le permettre, Mesdames et Messieurs, que nous sommes nous-mêmes de ces pèlerins dont je vous parle. Nous voici arrivés sur la verte esplanade de Montorge ; laissant les jeunes filles qui nous accompagnent, plus

pressées ou plus intéressées sans doute que nous-mêmes, pénétrer dans la jolie église du couvent, au lieu de faire comme elles, distraits, attirés par le paysage, nous avançons de quelques pas vers la chapelle de St Jost... et tranquillement, paresseusement, mais avec amour, nous regardons devant nous !

Le joli tableau que celui de Fribourg, vu de cette place !... Là-bas, tout au fond, à nos pieds, la Sarine met ses reflets d'émeraude en un ruban sinueux qui tranche avec la verdure claire des beaux arbres des Rames... A la vérité, malgré la fonte commençante des neiges et les abondantes rafales de cet hiver, elle semble bien modeste et bien maigre, notre libre Sarine ; son lit est creusé, et les galets et les digues émergent de l'eau glauque ; ça et là, sur les rives, des trous noirs apparaissent, qui bâillent honteusement au-dessus de la rivière et dont l'aspect rébarbatif nous fait doublement apprécier la situation élevée que nous occupons !

Naguère, à cet endroit-là, la Sarine était grosse et tumultueuse, comme elle l'est encore en amont du Barrage ou vers les Neigles, et elle masquait sous ses eaux les déplaisants orifices des canaux collecteurs... Mais le progrès a fait son œuvre, et, si notre ville en est mieux éclairée et que, par suite de cet avantage, elle perde quelque peu de son ornementation et des hautes eaux de sa rivière, nous n'avons pas trop le droit de nous plaindre ! Il nous reste d'ailleurs, en guise de consolation, le très lointain espoir de voir ces bouches noires s'abaisser au niveau des flots, si Dieu nous prête longue vie, et s'il plaît à nos autorités de s'en souvenir un jour !...

En attendant la réalisation de ce vœu, presque chimérique, détournons les yeux de cette ombre au tableau charmeur de notre ville !... Voici la *Route neuve*, qui met ses lacets gris aux flancs verdoyants de la colline dont le plateau des Grand'places fait le sommet : voici le délicieux échelonnement des maisons inégales, des toits divers, bruns et gris, de la route des Alpes, des balcons de bois encadrés de verdure et des façades vétustes alternant avec les modernes constructions... Et voici la Route des Alpes elle-même, qui étale son immense mur gris et assez déplaisant, comme pour masquer le rocher abrupt.

Voici, plus bas, les clochetons de l'Hôtel de Ville, puis, les pittoresques « *derrières* » de la Grand'rue : un fouillis de balcons

de bois encore, de bizarres échafaudages, de murs lézardés, que crèvent ça et là des arbustes ou de gros arbres et qui vont, se prolongeant au-dessus de la falaise rocheuse, suivant tous les caprices de sa crête, descendant et remontant tour à tour, jusqu'au moment où cette falaise se décide à s'incliner définitivement vers la Sarine. C'est l'abrupte descente du Stalden, les rues étroites du vieux quartier de l'Auge, la place du Petit St Jean, que nous devinons derrière ces maisons qui, de notre observatoire, nous paraissent si curieuses, si intéressantes, si pittoresques... Au-dessus de cette cascade de toits en escaliers, d'autres toits pareillement inégaux et pareillement amoncelés émergent, coupés ça et là de la verdure d'un jardin, d'une tourelle, de clochers d'églises. Et, plus haut encore, se détachant dans le ciel et sur un fond de paysage verdoyant, c'est la tour de St Nicolas, majestueuse et fière, dominant toute la ville, c'est le Collège, aux aspects de forteresse, fièrement campé sur sa colline, et le Lycée, voisin modeste, qui semble s'effacer aux côtés de l'église de St Michel... Et puis, à peine distinctes de ce fouillis de maisons, de cette débauche de toitures, rares, parce que beaucoup ont disparu, hélas ! ce sont les vieilles tours de nos anciens remparts : la porte de Berne, là-bas, au fond de la vallée, à demi masquée par le grand toit des Augustins, la tour Henri, qui se dresse tout près du Temple, la porte de Morat que nous ne voyons pas, cachée qu'elle est par toutes les maisons du Bourg.... et puis, c'est la ligne sinueuse des Grands Escaliers qui, fort heureusement restaurés, font un contraste frappant à la voie droite du funiculaire ; c'est encore un bout des vieux remparts, un souvenir de ces murailles fortes, qui reste debout, narguant l'avalanche du progrès... Des remparts encore à notre droite, depuis le fond de la vallée, depuis la porte de Berne, grim pant en ligne brisée la côte rapide jusqu'à la route qui passe au pied de la tour Rouge, ce vieux débris solitaire et toujours imposant, niché sur le rocher...

Et, dans tout le silence de ce tableau charmant, silence que troublent seuls le tintement des cloches ou les pas des chevaux martelant les planches des Ponts suspendus, il semblerait presque trouver une évocation plastique, la vision d'une ville endormie !... Mais, joyeusement, de toutes ces maisons, s'élèvent de jolis panaches bleus, de coquettes spirales de vapeurs, des flocons de fumées ménagères, qui rappellent la vie quotidienne, les repas qui se pré-

parent, le mouvement des foyers, et qui, tournoyant au-dessus des toits étagés, se balancent un instant au gré du vent, puis, chassés par de nouveaux flocons bleus, montent lentement et comme à regret, puis enfin, se réunissent pour former sur toute la ville comme une imperceptible nuée qui demeure et qui plane, comme une auréole de brume et de grisaille, où semblent flotter à la fois toutes les évocations de la vie familiale, des bonnes petites traditions, des souvenirs doux et mélancoliques dont chaque maison est pleine, toute l'Ame fribourgeoise, en un mot, âme sereine, vieillote, charmeuse ou naïve tour à tour, et dont le Passé se lit comme en un livre ouvert, dans toutes les évolutions heureuses ou malheureuses du temps présent!....

Cette brume légère et transparente, qui toujours auréole notre ville, et dans laquelle nous savons lire, est bien l'image d'une buée semblable dont se pare notre amour pour notre vieille cité. Il semble, en effet, que dans toute notre vie fribourgeoise quelque chose de vieillot et de traditionnel s'insinue, comme si, même en rêvant d'être de notre époque, nous demeurions dans le demi-enveloppement des souvenirs et du Passé....

«A Fribourg, remarquait très judicieusement Louis Veuillot, rien ne semble neuf! Ce qui est fait d'hier a tout de suite un caractère traditionnel et ancien, qui montre que le présent est fils légitime du Passé!...»

La raison en est que nous avons en nous, à côté du légitime désir de vivre avec notre temps, un invincible penchant au souvenir et à la tradition. Lorsque nous regardons notre ville, même en la comparant à d'autres, plus modernes, même en souhaitant de la voir progresser, nous ne pouvons nous défendre de la voir et de la comprendre telle que nous l'avons toujours connue, de revivre en son aspect tous les jours de notre propre passé, puis, remontant plus haut encore, toute la vie ancienne de celle que nous continuons à appeler, autant par le cœur que par les lèvres, notre vieille ville, la bonne cité de Berchtold de Zähringen!...

Nous aimons la vieille Fribourg en notre ville moderne.... et cependant il n'est pas d'histoire aussi peu connue des Fribourgeois que celle de leur cité ou même de leur canton!... Le programme de nos écoles primaires, déjà si chargé, se borne à effleurer de l'histoire de chez nous ce qui peut toucher à l'histoire suisse d'une manière générale; et nos écoles secondaires, Collège et autres

établissements supérieurs, ont bien trop à faire à ingurgiter à leurs élèves les foules de branches luxueusement superflues exigées pour le bachot ou le brevet, pour s'égarer sur un sujet qui leur semble si accessoire ou si futile.... Je crois, pour ma part, qu'il y a là une lacune sérieuse et regrettable, précisément parce que les



Fig. 1. — Célébrités bolziques : Phitt.

Fribourgeois sont naturellement portés, par leur esprit national, par le tempérament de leur race, à aimer leur ville et leur canton pour le moins autant pour le passé dont ils devinent le charme que pour le présent qui fait leur vie actuelle. Les souvenirs de l'histoire, dont Fribourg est remplie, sont pour beaucoup dans cette tournure de notre esprit, mais, comme l'histoire elle-même,

dans son exactitude rigoureuse et stricte, échappe à la plupart des Fribourgeois, ceux-ci, suivant leur instinct ou leur penchant, se rejettent sur les traditions, les menus souvenirs, une foule de riens antiques plus ou moins réels, plus ou moins fondés, plus ou moins imaginaires, qui demeurent en marge de l'histoire proprement dite, l'embellissent parfois et, le plus souvent, la dénaturent.

Mais, il faut l'avouer, cette méconnaissance ou cette ignorance de notre histoire n'est pas sans jouer un certain rôle dans la compréhension vraie des traditions. Le cachet de bonne vieille petite ville d'autrefois nous reste, en dépit des agrandissements et des progrès, mais, en même temps, bien des souvenirs, bien des usages que nous croyons antiques se déforment petit à petit et finissent par ne plus représenter l'idée ancienne qui devrait s'en dégager. Les abus, en certaines réjouissances, le laisser-aller parfois, la négligence en d'autres occasions, et, souvent, l'oubli de leur essence même transforment nos traditions qui, sous leur apparence vieillotte qui demeure, dégénèrent fréquemment et ne rappellent plus que par leur nom ou leur date leur lointaine origine !

Ainsi, à chaque pas que l'on fait en remontant dans le passé, dans les souvenirs de tant de petits faits, de fêtes et de joies dont nous n'avons conservé que des bribes, on se heurte à cette constatation mêlée de regrets, que l'image qui nous en reste n'est plus qu'un pastiche décoloré et à peine estompé de leur beauté d'antan. Mais de cet examen de nos vieilles choses, de coutumes, d'usages ou de menus potins de jadis, il s'exhale aussi un parfum pénétrant, un charme indéfinissable, auxquels, quelles que soient ses aspirations ou ses idées, un Fribourgeois ne peut rester insensible. Et c'est pourquoi, en guise de propos du crû, je vais me permettre d'essayer, en une brève esquisse, de faire défiler devant vous quelques-uns de ces souvenirs dont un certain nombre, atténués ou affadis, subsistent ou revivent encore et dont plusieurs hélas ! ont à jamais disparu de la scène fribourgeoise....

Notre foire de la St Nicolas était naguère — il n'y a pas bien longtemps — un marché exceptionnel, préparatoire à la fête des enfants, grands et petits. La légende gracieuse du saint ami de l'enfance descendant des cieux chargé de jouets et de friandises, planait sur toute cette foire pittoresque, qui joignait à son caractère commercial l'allure d'une véritable fête de famille.

Les petites boutiques des marchands — et, parmi ceux-ci, grand nombre de commerçants de la place, confiseurs, bimbelotiers et autres, qui laissaient en ce jour leur magasin pour l'éphémère étalage de foire — les petites boutiques étalaient une curieuse bigarrure de douceurs ou de surprises. C'étaient de petites baraques de bois, à l'auvent rabattu, qui formaient sur la place de Notre-Dame comme une petite ville en miniature, bien autrement coquette et jolie que le chaos des toitures de bâches de nos modernes bancs de foire. Et le soir, toute la bonne population, où il y avait quelques acheteurs et beaucoup de curieux, circulait gaiement et en fête dans les ruelles aménagées entre les boutiques. On admirait à loisir, à côté des traditionnels saucissons en pâte de coing, et des jambons de chocolat au manche coquettement empapilloté et enrubané, de délicieux animaux de basse-cour — qu'on ne revoit plus depuis longtemps — lapins, poules, coqs et canards, en sucre d'orge écarlate, poisson à souhait, appétissants et tentateurs ; et puis, c'étaient les fameux biscômes de formes diverses, des cœurs — comme on en retrouve encore parfois — où des arabesques de sucre peint encadraient une image pieuse ou profane, des personnages drôlatiques dont les yeux, le nez et les boutons du vêtement étaient représentés par des grains de genièvre ou de petits raisins secs, fichés dans la pâte et, enfin, des animaux divers et indéfinissables, aux aspects antédiluviens ou apocalyptiques, moitié âne, moitié cheval, moitié bœuf et moitié mouton, dont le principal attrait — *horresco referens* ! — en dehors de la gourmandise, était un petit sifflet en terre cuite niché en quelque partie discrète de leur individu...

Des parfums de pains d'épices et de sucreries flottaient dans l'air, des rires fusaient, — des rires enfantins et clairs, — et des conversations joyeuses, où passaient, sans doute, les petits potins de la ville, mais où chantait surtout la chanson de la fête !....

De petits marchands de balais, de gonfanons et de verges modulaient à grands cris leurs appels claironnants qui dominaient le brouhaha des rires et des paroles... Il semblait que saint Nicolas en personne dût arriver au milieu de la foule, tant la joie était bonne et naïve... Et, de fait, le grand saint, monté sur une mule blanche, somptueusement vêtu d'une chape dorée, ne manquait pas de faire son apparition attendue et désirée.

Au XVIII^{me} siècle, ce cortège traditionnel se faisait en grande

pompe. Un écolier représentait le saint et il était accompagné d'une foule d'autres écoliers vêtus en chevaliers, en diacres et en acolytes, qui chantaient la complainte de saint Nicolas :

Du grand St Nicolas célébrons la mémoire,
 Sur l'éclat de sa vie ayons toujours les yeux ;
 Par plus d'une victoire,
 Vivant dans ces bas lieux,
 Il mérita la gloire
 Des cieux.... etc.

Une ordonnance de 1764 ayant supprimé ce cortège, alors officiel et doté d'une fondation, les écoliers avaient repris à leur compte, moins pompeusement, la cérémonie qui s'adaptait à merveille à la foire de la St Nicolas, tandis que les choralistes chantaient devant les maisons le chant traditionnel. Dès lors, la représentation de St Nicolas et de son cortège devint une spécialité des écoliers du Collège, lesquels en profitèrent pour s'adonner à maintes fantaisies plus ou moins charivariques. Entre autres choses, ils adjoignirent au grand saint un compagnon qui devint vite traditionnel et légendaire ; c'était le rébarbatif Père Fouettard, qui pourrait bien n'être qu'une réminiscence assez baroque du terrible *pulsator* du collège des Jésuites, un personnage qui remplissait les fonctions, non encore tout à fait oubliées de nos jours, de pion et de bedeau et qui était surtout l'habituel exécuter des hautes œuvres et punitions corporelles infligées aux collégiens en faute...

Aujourd'hui, nos collégiens semblent avoir oublié le cortège de St Nicolas pour se livrer à des plaisanteries variées et plus discutables dans lesquelles ils sont puissamment aidés, il faut le dire, par tous nos jeunes gens, par les élèves du Technicum surtout, et même par les étudiants de l'Université...

Il y a quelques années, sur le champ de foire, par je ne sais quelle folle aberration, les batailles de confettis ont fait une apparition d'autant plus fâcheuse que ces engins ne cadrent ni avec la fête, ni avec les gestes un peu rudes de nos jeunes gens. La police, à bon droit, est intervenue et a interdit les confettis. Et alors, l'esprit belliqueux étant demeuré, nous avons assisté à ces odieuses batailles de verges, qui ont abouti, tout simplement, à la suppression des verges, par ordre souverain... Et voilà comment une petite industrie traditionnelle de ce jour joyeux disparaît par

la faute de ceux qui ne savaient y voir autre chose qu'un amusement brutal et qui mettaient trop bien en pratique l'habituel boniment des petits marchands : « Achetez des verges pour fouetter les filles !.... »



Fig. 2. — Célébrités bolziques : Tornare, dit *Lollé*.

C'est un rien ! direz-vous. Je l'accorde !... Mais en matière de traditions, tout tient à de petits riens de ce genre, et c'est par la disparition d'une foule de riens analogues que notre foire a tellement dégénéré, hélas ! qu'à l'heure actuelle, elle ne ressemblerait plus qu'à un marché ordinaire, si les marchands de pains d'épices — encore que la plupart nous viennent du dehors — et quelques bancs de jouets et de bibelots n'attiraient la foule des Fribourgeois, et si

ces derniers, surtout, ne gardaient en leur cœur l'impulsion traditionnelle qui leur demande, comme un besoin impérieux pour leur satisfaction et leur bonheur, de faire un tour au moins sur le champ de foire !....

Mais qui nous dit que d'autres sottises et d'autres bizarreries, dont les initiateurs presque toujours sont étrangers, sinon à notre population, du moins à l'esprit fribourgeois ; qui nous dit que d'autres inventions burlesques et d'autres abus n'entraîneront pas, un jour ou l'autre, la disparition plus ou moins complète ou la transformation absolue de ce marché?... Ce serait grand dommage ! et je crois que nos autorités feraient bien d'envisager tout autre moyen de répression énergique avant d'entrevoir la suppression de cette innocente et bien fribourgeoise institution. Nous avons regretté tous, malgré le sérieux du moment, la clôture prématurée de la foire exigée cette année ; cette mesure, d'ailleurs assez peu justifiée et qui semble un premier pas vers d'autres mesures analogues et plus radicales, n'a pas été comprise, et les critiques ont été amères !.... Cela prouve combien nous tient au cœur cette bonne tradition !... Que cette expérience serve donc de leçon ; si encline que soit la police fribourgeoise à défendre plutôt qu'à permettre, je suis bien sûr qu'elle n'oserait ni ne voudrait porter sur la foire de la Saint-Nicolas une main trop lourde, si le public sait s'abstenir de lui en donner le prétexte ou les motifs....

C'est pour des motifs semblables qu'ont disparu tant de bonnes traditions et de fêtes antiques, dont le souvenir même est bien effacé aujourd'hui. Vous citerai-je la délicieuse « Fête des Rois » qui emplissait la Place de Notre-Dame d'un joyeux brouhaha et dont vous connaissez sans doute le cérémonial curieux, où la piété et la foi naïve se mélangeaient singulièrement de plaisir profane ?

Dès le matin de l'Épiphanie, saluée par des coups de canon et le joyeux carillon des cloches, une procession solennelle sortait de la Collégiale. Précédés de la croix et des gonfanons, les enfants des écoles, puis les choralistes en costume avec le grand gonfanon de la Collégiale, le clergé et les chanoines avec leurs amples aumusses de petit-gris, puis enfin les magistrats, venaient se ranger sur la place de Notre-Dame, où des estrades étaient réservées aux prêtres et aux notables, tandis que les magistrats prenaient place aux fenêtres de la Maison de Bienfaisance.

Alors commençait le jeu des Rois, cérémonie antique renou-

velée des vieux mystères. On voyait d'abord défiler le groupe de la *fuite en Egypte* . Le directeur des Dames de Montorge représentait S. Joseph, patron de l'église du couvent. Vêtu d'une robe violette et d'un manteau vert, il conduisait un petit âne sur lequel avait pris place une noble jeune fille — la Ste Vierge — tenant dans ses bras un charmant Enfant-Jésus de cire. Quatre petits anges entouraient ce groupe qui traversait hâtivement la place pour aller se réfugier derrière l'église de N.-Dame, tandis qu'une étoile d'or, suspendue à un long fil, passait lentement au-dessus de la foule. C'était le signal de l'arrivée des cortèges des Rois, qui débouchaient de trois côtés différents, aux sons des trompettes et d'une abondante mousqueterie, dont on usait avec une prodigalité extrême. Un chanoine vêtu de bleu représentait le roi Balthazar, un autre, en rouge, Melchior, et un troisième, Gaspard, le roi éthiopien, avait un costume noir et le visage passé à la suie. Les mages, couverts d'ornements précieux et montés sur des chevaux brillamment caparaçonnés, — ce qui n'était pas sans causer souvent de mortelles angoisses aux bons chanoines, peu experts en équitation — étaient suivis chacun d'une compagnie d'arquebusiers à leur couleur. Lorsque ces troupes s'étaient rangées aux places qui leur étaient assignées, le roi Hérode s'installait sur un trône élevé au pied du clocher de l'église de N.-Dame. Il était entouré de prophètes que d'ailleurs, au bout d'un instant, il chassait à coups de balais, et portait, détail curieux, des bésicles sur le nez. Les Mages, tour à tour, après avoir salué les magistrats, venaient lui réciter des compliments en vers, auxquels il répondait avec aigreur et mauvaise humeur ; puis, le faux roi de Judée entamait avec un ange, posté sur le bord de la fontaine de Samson — et que, pour cette raison, on appelait *l'ange dau borni* , l'ange de la fontaine — une discussion assez vive qui se terminait, comme il sied, à l'avantage de l'ange. Celui-ci, au moyen d'une ficelle, mettait alors en mouvement l'étoile dorée qui reprenait sa course aérienne du clocher de l'église de Notre-Dame à la maison de Ligritz (l'actuelle Banque d'Etat), tandis que les compagnies des rois exécutaient une sorte de tournoi avec force décharges de pétards, de grenades et de mousqueterie. Puis, enfin, le cortège se reformait, pour se rendre processionnellement à l'office solennel qui était chanté à St-Nicolas et où tous les acteurs allaient en grande pompe à l'offrande. Après quoi, suivant la coutume fribourgeoise, où tout finit, sinon par

des chansons, du moins par un festin, un immense banquet réunissait tout le monde....

Cette cérémonie originale, qui datait du commencement du XV^{me} siècle, disparut sous l'orage de 1798 et, malheureusement, on ne la reprit plus dans la suite, parce que, dans les dernières années, au lieu de rester ce qu'elle était, elle avait dégénéré en farce, et aussi, peut-être, comme certains le prétendent, en raison surtout des difficultés équestres auxquelles devaient se soumettre les chanoines en ce jour de liesse !

Autre usage charmant et naïf, à la Ste Catherine, patronne du Canton, les enfants avaient leur cortège. Une fillette — ou quelquefois un jeune écolier — travestie en princesse noblement parée, représentait Ste Catherine. Un jeune garçon l'accompagnait, portant une roue hérissée de dents, en souvenir du martyr de la sainte, et une épée dont la pointe était cachée dans une orange, en signe de paix. Quatre anges et deux prophètes, ces derniers rappelant les philosophes confondus et convertis par sainte Catherine, l'entouraient pompeusement, puis, venait toute une suite de chevaliers d'honneur, et les choralistes chantant les hymnes et les répons, et la fameuse complainte :

Sainte Catherine était fille de roi,
Ave Maria ! Sancta Catharina !

Après avoir assisté aux offices, tout ce monde était invité à un banquet, auquel prenaient part également le curé de Saint-Nicolas, le maître d'école, qui désignait la sainte, le chantre, l'organiste et le marguillier. Une fondation de la famille de Gottrau de Granges subvenait aux frais de cette fête qui fut supprimée en 1764.

Le dimanche des Rameaux, c'était le cortège triomphal de Jésus, procession curieuse et, dit-on, aussi ancienne que la ville elle-même, procession dont le groupe principal consistait en une espèce de statue représentant un Sauveur bénissant, assis sur un ânon. Cette statue, montée sur un plancher à roulettes, était traînée par les bannerets en costume de leur charge, jusqu'à la Collégiale, où les recevaient en grande pompe le clergé, les fidèles et les enfants des écoles portant des rameaux bénits et chantant le verset : « *Pueri Hebræorum...* » Le Vendredi-Saint, une nouvelle procession représentait la marche douloureuse du Christ chargé

de sa croix et maltraité par les Juifs, — dans l'espèce, un groupe d'hommes masqués assez grotesquement.

Ces antiques cérémonies ont disparu avec le XVIII^{me} siècle, soit que des abus s'y fussent glissés, soit encore que, l'instruction progressant, on en répudiât la naïveté et y trouvât quelque sujet de scandale ou quelques inconvenances. Mais il en est d'autres, dont la coutume est heureusement demeurée. De ce nombre est notre belle



Fig. 3. — Célébrités bolziques
Bæriswyl, dit *Pouta* du Manège.

et chère procession de la Fête-Dieu, où, si nous ne voyons plus, comme jadis, figurer tous nos riches reliquaires portés par des prêtres en surplis, nous avons du moins gardé la jolie habitude d'or-

ner son parcours de la verdure riante des *mais* traditionnels et des beaux tapis appendus aux façades.

Notre actuelle Bénichon — qui semble maintenant plus ou moins réservée à la campagne et représenter la fête du couronnement des travaux agricoles — a aussi une origine toute religieuse. C'était jadis la fête de la dédicace de l'Eglise paroissiale, et notre ville ne manquait pas de la célébrer avec délices et avec joie. Après les offices, c'était le plaisir profane, pour lequel nos pères, aussi bien que nous-mêmes, avaient un goût prononcé ; c'était un repas plantureux, dont le souvenir revit encore en nos campagnes en temps de bénichon, où le mouton, les beignets, les *cuchaules*, *cugnus*, *cuquettes* et *brechis*, sans oublier l'odorante moutarde au vin cuit, demeurent en honneur autant que la danse et la gaîté !... Et c'étaient aussi les bals publics, où tournaient joyeusement patriciens, bourgeois, *hintersäss* et autres habitants. Autrefois, on dansait aux flambeaux, sur les places publiques, les bonnes vieilles coraules, dont nous n'avons gardé que les refrains, et, au chant, accompagné de l'aigre crincrin des ménétriers, des « Filiè à Colin », du « Monnè de la Chonna » ou d'autres couplets originaux, les rondes échevelées s'en donnaient à cœur joie !... Les magistrats eux-mêmes prenaient part au plaisir général, et, sur les Grand'Places, les quatre bannerets, comiques sous leurs perruques d'allonge et dans leur costume de cérémonie, ouvraient les danses et jetaient le mouchoir aux petites bourgeoises, qui s'en trouvaient fort honorées.

Aujourd'hui, la Bénichon, en ville, se passe sans éclat. Les petites gens s'en vont encore s'ébaudir à Marly, à Belfaux ou ailleurs ; on danse aux Charmettes parfois ou, plus souvent, dans quelques pintes de la Ville-Basse.... mais c'est tout. Les personnes de qualité croiraient déchoir de se mêler à ces plaisirs vulgaires, comme si la démocratie, tant vantée et à tout propos invoquée de nos jours, n'était qu'un vain mot à l'usage des programmes politiques et, pour le reste, n'existait point !... Et les magistrats ne dansent plus, fort occupés qu'ils sont à d'autres besognes, précisément à celle de restreindre, par des lois et des décrets policiers, les manifestations du plaisir populaire !...

On a beaucoup crié, et l'on crie toujours, au sujet des mesures légales concernant la danse... et cependant, bien que jadis les magistrats se montrassent moins dédaigneux d'y prendre part, de tout temps on a réglementé chez nous ce plaisir.... Et je con-

nais bien des jeunes filles et des jeunes gens de la moderne Fribourg qui se conformeraient difficilement à l'ordre d'interrompre leurs joyeux ébats à 8 ou 9 heures du soir, comme cela se pratiquait il y a un peu plus de 70 ans !...

A côté des réjouissances qui accompagnaient, à l'origine, les fêtes religieuses, d'autres plaisirs existaient chez nous, qui touchaient de plus près à l'intimité de la vie quotidienne. Le bon jeu de tape, si simple et si amusant, avec ses atouts variés et ses cartes comiques, — quelle que soit son origine plus ou moins cabalistique — a résisté à toutes les atteintes du progrès et vaincu toutes les attractions des jeux plus modernes ; aujourd'hui encore, les bonnes parties, où les conversations et les petits cancons vont leur train sans nuire jamais à l'intérêt du jeu et ajoutant à son charme, aujourd'hui encore, les bonnes parties de tape sont un plaisir bien fribourgeois. De même, l'attrait des quilles, qui était très viif au milieu du XIX^{me} siècle, est resté, tout comme celui toujours florissant des visites fréquentes et quotidiennes des messieurs aux pintes, restaurants, estaminets et autres bouchons, où se déguste le petit vin blanc vaudois déjà cher à nos pères, aussi bien que la bonne bière, qu'ils ne connaissaient pas, mais que leur palais délicat et expert eût certainement appréciée à sa juste valeur.

Car, il faut bien reconnaître que, si nous aimons la bonne chère, c'est encore par tradition bien établie, que nous suivons consciencieusement. Notre fondue odorante et crêmeuse n'est pas née d'hier, ... et nous n'avons pas la prétention de l'avoir inventée. Pas plus, d'ailleurs, que les *ravioules* ou rissoles du carnaval, qui datent du XVII^{me} siècle, où elles s'implantèrent dans les usages sous la forme de raviolis de pâtes d'Italie qui étaient alors fort goûtées. Les brillantes tresses du Nouvel An, à la pâte grasse et parfumée, ou les gâteaux de pain d'épices, ces gâteaux plats que nous appelons encore gâteaux de bon-an, étaient déjà, voici deux siècles, les étrennes habituelles dont les parrains et marraines gratifiaient leurs filleuls, non sans y joindre, comme aujourd'hui, la piécette d'or ou d'argent toujours bien venue !

Enfin, si nos diverses sociétés, parmi lesquelles il ne faut point omettre de citer les vieilles confréries de St Luc, de St Sébastien — ou des Bastiens, les bons maris ! — des Maçons ou autres, si nos sociétés ont chaque année leur banquet, elles ne font que

suivre un usage ancien, qui autrefois était poussé bien plus loin encore que de nos jours. Ah ! les banquets, festins et dîners !... Que Fribourg en vit au cours des siècles ! et de gras et plantureux, luxueux et abondants !.... Repas de baptêmes, de noces, d'enterrements ; repas en l'honneur de telle ou telle fête, des Rois, de Pâques, de Ste Catherine, de St Nicolas ! Repas de dédicace ou de Bénichon, — ce fameux et officiel « Kilbemahl » qui se célébrait aux Capucins, et qui n'était pas chose modeste !... — dîner à l'occasion du passage d'un hôte de marque, dîner à l'occasion d'un concert, bien plus réjouissant, il faut le dire, que ces menus de musique classique dont nous sommes gavés présentement !... dîners à toute occasion et à toutes sauces !.....

Et puis, aussi, à retours périodiques, ces fameux dîners de Voisinages, si originaux et si gentils en leur intimité familière !...

Ces sociétés de voisinage, qui dataient probablement du XIV^{me} siècle déjà, se retrouvaient un peu partout en notre ville. Il y avait le voisinage de St-Nicolas, du Pont-Muré, du Haut de la Grand'Rue, de la Rue des Bouchers et de la Rue des Miroirs, le voisinage de l'Evêché, du More ou de la Rue de Lausanne, de la Planche, de l'Auge, etc., etc. Leur but était de rapprocher les voisins entre eux, et les propriétaires de maisons ne manquaient pas de payer le denier de réception et les contributions exigées soit à titre de cotisation annuelle, soit en cas de mariage, baptême, promotion à des emplois honorifiques ou autres circonstances, soit enfin à titre d'amendes lorsqu'ils avaient manqué aux assemblées annuelles. Ces assemblées approuvaient les comptes, nommaient la commission directrice et même, en certains cas, connaissaient de différends survenus entre voisins. Mais elles étaient surtout prétexte à une fête charmante qui s'ouvrait par une messe à laquelle assistaient tous les voisins, puis se continuait par un banquet copieux auquel on se rendait en un cortège assez semblable à celui d'une noce. Chaque voisin tirait au sort le nom de la voisine qui devait être sa compagne de la journée, et l'on voyait un grave magistrat galamment accompagner l'épouse de son tailleur ou de son bottier, de nobles demoiselles au bras de simples et timides artisans, des jeunes garçons devenus, par le caprice du sort, chevaliers servants de vieilles dames toutes blanches ou de vieux barbons se rappeler leurs vingt ans auprès d'une compagne de quinze printemps !.... C'était la vraie fraternité des voisins, toute simple et cordiale, et le bal qui

suivait le banquet, pour être plus ou moins bigarré, n'en était que plus gai et plus animé, d'autant plus que les enfants y étaient conviés et que, dès le dessert, on les admettait à la fête, où ils s'offraient, avec un goûter copieux, la joie de reprendre, au milieu de leurs parents amusés, les jeux dont chaque jour ils animaient leur quartier.

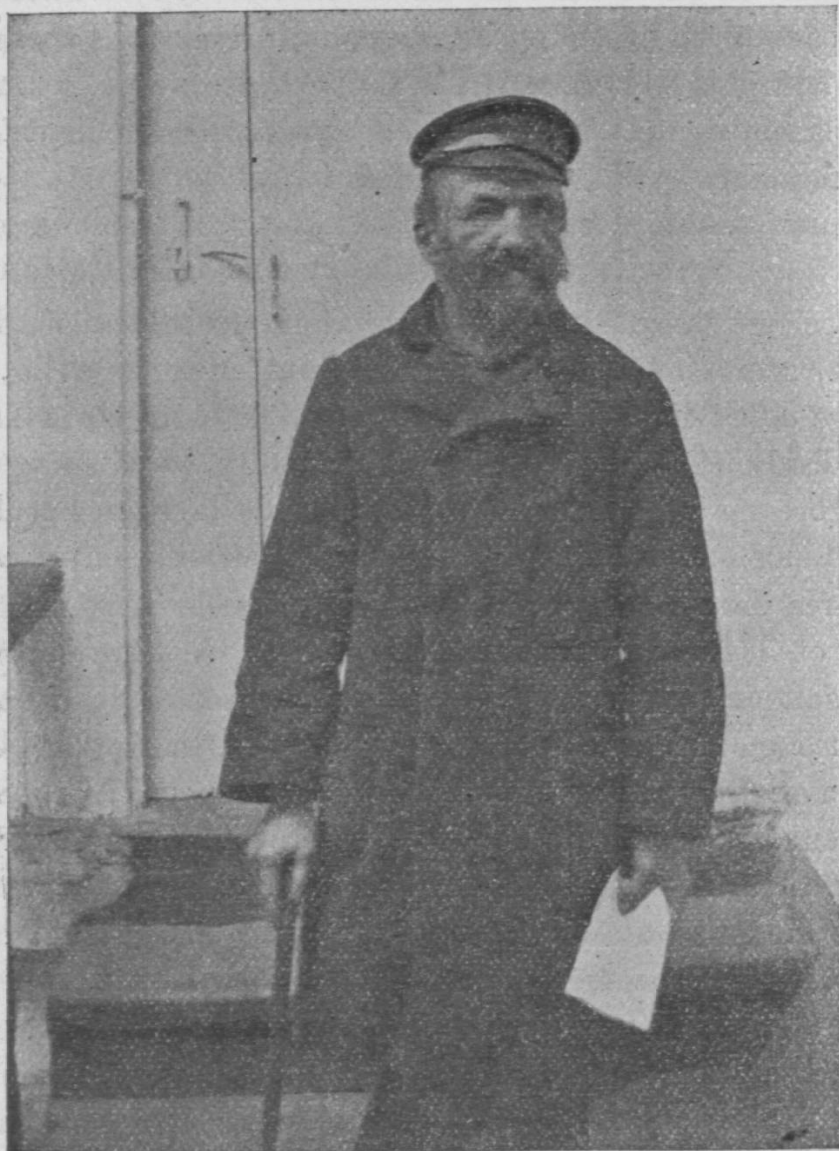


Fig. 4. — Célébrités bolziques
Laurent Rossier.

Aujourd'hui, il n'y a plus de sociétés de voisinage et, partant, plus de ces jolies fêtes de familles. Il se trouve encore, fort heureusement, d'excellents voisins, et, entre ceux-ci, des relations

courtoises, sinon plus amicales ; mais le lien d'autrefois semble brisé. Ce n'est pas un progrès, hélas ! car en ces sociétés de jadis, les relations se resserraient par la joie de la fête annuelle, par la participation réelle de la société à tous les événements heureux ou malheureux de la vie de famille : baptêmes, noces, joies intimes de chacun profitant à l'association, mettaient en émoi tout le quartier, pour les enterrements, on « commandait » le voisinage, et, ainsi, quelque chose de plus que la curiosité ou de l'intérêt obligé, quelque chose de patriarcal, de familial, de profond, vibrerait dans les sentiments partagés !... On se connaissait mieux, et plus intimement.... et, si l'on parlait les uns des autres, c'était — bien que cancans peut-être — en connaissance de cause !... Aujourd'hui, on parle encore... Mais, hélas ! les racontars sur chacun et chacune ont souvent très fort l'apparence des joyeux communiqués de l'agence Wolff, et ne donnent guère la réalité qu'au travers d'un verre grossissant.... ou rapetissant, suivant les cas !...

Mon Dieu !... j'ai bien garde de dire qu'on manque ainsi de charité ! C'est encore une tradition que l'on suit à Fribourg, un peu déformée, si l'on veut, atténuée, espérons-le, mais une tradition tout de même, qui veut que l'on s'occupe volontiers des autres et de leurs faits et gestes ! D'ailleurs, la chose est naturelle et humaine... et Fribourg n'en a point le monopole exclusif. Et puis, il faut bien reconnaître que jadis, tout le monde se connaissait chez nous... et qu'aujourd'hui encore, nous sommes bien près — du moins entre Fribourgeois — de n'ignorer aucun de nous. Cependant, la ville s'agrandissant, cette connaissance est devenue moins complète ; il y a des lacunes, des trous, si vous voulez,.... et, dès lors, les nouvelles qu'on rapporte manquent plus facilement de fondements historiques !

C'est peut-être pour cette raison que nous avons moins, à l'heure actuelle, de célébrités bolziques qu'il n'y en avait naguère. C'était un cachet pittoresque de notre ville que ces simples ou ces originaux, dont on riait sans grande malice, que souvent on faisait « marcher », c'est vrai, mais qu'on plaignait sincèrement au fond, et surtout qu'on aimait et qu'on secourait quand ils en avaient besoin, à cause même de leur célébrité !

Il y eut jadis Franz des Cannes, Finno, Hirsing l'émouleur et Waldvogel surtout, Waldvogel le petit ramoneur aux images, qui mourut tragiquement dans le bois des Pilettes et qu'immortalise

la jolie légende d'Alexandre Daguet... Ceux-là étaient la joie de Fribourg il y a cent ans !

Plus tard, on connut le célèbre Peter Putscher, montreur d'une lanterne magique où se voyait, entre autres choses curieuses, « le cheval blanc » qui représentait tour à tour le baron d'Alt ou Napoléon. On connut Bionda, l'aveugle ménétrier, Cagno, son ami, qui accompagnait l'aveugle d'une main complaisante et le violon d'un cor de chasse charivarique, puis, Gross le chaudronnier, garde-stable à St-Nicolas !... Puis la célèbre Mayossé, la mère aux chats, qui partageait la souveraineté du Criblet avec Wuilleret, le poète, dont on citait le fameux distique :

Carmina de Wuilleret

Faciunt trembliare lou Criblet....

et Meunier, le philosophe, dont l'histoire Daguet a retracé les premiers ans dans un fort agréable article de l'Emulation... Il y eût encore Marie Féguise, qui chantait si bien, disait-on, mais qui jamais ne vint à bout de passer un ruisseau à pieds secs, et Sitzemann le violoneux, et le capitaine Schoueler ; il y eut Gobe-la-Lune, le poissonnier du Vully, Justine, avec son poulet apprivoisé, et tant d'autres, dont le nom se perd dans la nuit des temps ! Sans parler encore de ces générations de *lazzarones* fribourgeois qui se succédèrent pendant une longue suite d'années — et jusque bien près de nous — sur le banc circulaire du Tilleul, abattu lors de la construction de la route des Alpes, et qui se faisaient réserver la place par une garnison redoutable autant qu'invisible ! Plus tard, on connut Phitt de l'Hôpital, qui s'en allait dans les bonnes maisons le jour de sa fête patronale « la souhaiter au propriétaire ». Et enfin, mes propres souvenirs d'enfance me rappellent quelques figures originales que, sans doute, vous n'avez point tout-à-fait oubliées. *Lollé*, l'innocent chiffonier, qui parcourait les rues, son parapluie toujours ouvert et chantant à tue-tête des refrains sans suite ; *Tonté* aux grands yeux rouges, la belle *Ratafux* aux cheveux d'or, *Pouta*, du Manège, et la suave *Doura*, auxquels les gamins sans pitié faisaient maintes farces et de folles colères !... Et *Rossier*, le messenger des amoureux, et, ce *baron d'un sou*, le pauvre « poète » fou, dont je ne dirai rien... Et puis le bon Rodolphe à la contrebasse, cet ineffable *Rothengarten* qui disparut, il y a quelques années, après avoir accompagné sur les trois cordes

*Simbol
bohn*

de son instrument des générations de clarinettistes, de flûtistes ou de trompettes, dans la plupart de nos pintes... Et puis encore ce pauvre chimiste, marchand d'encre, de cirage et «d'une bonne nouvelle drogue pour détruire cafards, rats, souris et autres insectes nuisibles», ce pauvre philosophe qui avait nom François Thossi, qui se disait «L'empereur des encres!» et que la malice enfantine avait baptisé *Kakrenase*, à cause du volume de son appendice nasal!...

Que d'originales physionomies disparues, qui donnaient une teinte particulière à notre cité et dont le souvenir se perdrait complètement pour nous si, de temps à autre, à l'heure actuelle, nous n'entendions encore, comme un dernier refrain de cette génération qui se perd de types caractéristiques, le grand jeu des orgues éclater au bord d'une fontaine ou dans quelque coin de rue, pour le plaisir et l'ébahissement de quelques gamins, auditeurs complaisants de l'artiste, qui font cercle autour de lui, comme nous le faisions déjà il y a bien plus de vingt ans!....

Et cette musique étrange et baroque me remet en mémoire une autre musique que nous aimions fort à entendre jadis parce que de temps en temps, cette musique-là était le signal d'un régal à nul autre pareil! Qui donc a oublié le strident appel de cette bonne femme qui, à la tombée de la nuit, parcourait les rues en portant une lanterne et un mystérieux panier couvert de linge blanc? Qui donc a oublié surtout ces délicieux *ouyas*, minces rouleaux de pâte dorée, sucrés, parfumés, légers et fragiles, qui se brisaient dans les doigts maladroits et dont la dégustation était un plaisir sans mélange pour les grands comme pour les petits!....

De nos jours, on ne fait plus d'ouyas; la recette s'est perdue, et il n'en reste qu'un souvenir, auquel ceux qui ont connu ces délicates spécialités culinaires ajoutent un regret! Un regret aussi à nos petits pâtés fribourgeois dont on cherche en vain à reproduire d'informes contrefaçons, sans jamais retrouver la perfection et la saveur que leur donnaient autrefois le tenancier de la pinte Mœhr, à la Grand'rue, puis le magasin des sœurs Bardy, au haut de la rue de Lausanne!.... Des spécialités anciennes, il ne nous reste que les *Moosbruggerlés*, les pains d'anis croquants et parfumés, que fabriquent de nos jours tous nos confiseurs, mais qui gardent le nom un peu barbare dont les gratifia leur inventeur, celui qui, sur la porte de sa boutique, avait peint cette enseigne pleine d'imprévu: «Moosbrugger, fils et successeur de son père!»

En ce temps-là, on ne s'arrêtait point aux subtilités des enseignes ; le produit de la maison était apprécié, il devint vite célèbre sous le nom choisi par son inventeur. Et de loin, on accourait à la petite confiserie de la rue des Epouses qui, à côté des Moos-



Fig. 5. — Célébrités bolziques
Rodolphe Rothengarten.

bruggerlés, confectionnait maintes douceurs de choix des plus cosmopolites : les légitimistes Montbel, délicats bonbons à la crème, les gâteaux d'Artois débordants de confiture, les mystérieux milanaï, les boules de Berlin — qui, me semble-t-il, ont dégénéré en

«boulettes!» — et les fameux Prussiens en pâte feuilletée, certainement plus agréables et moins indigestes que les Prussiens d'aujourd'hui, — lesquels sont évidemment de moins bonne pâte ! n'en déplaise à la Censure et au respect de la Neutralité morale !...

Aussi, les clients ne manquaient pas à l'inventeur des Moosbruggerlés, et ceux qui venaient à sa confiserie les jours de marché, au plaisir de la gourmandise, pouvaient joindre celui d'un spectacle fort attrayant. De la rue des Epouses, à cet endroit si resserrée que deux charrettes se croisant font un encombrement, on pouvait assister à l'un des plus pittoresques tableaux de notre marché. Au pied de la «Tornalette» c'était d'abord l'étalage de ces balais de branches qui donnèrent à la rue son nom allemand de Bäsengasse, comme si, dans cette langue incivile, quelque insondable trait d'union existait entre l'épouse et le balai ! Puis c'était le marché aux animaux, qui donnait, sinon d'autres agréments, tout le charme d'un assourdissant concert ; pauvres chiens attachés aux roues de petits chars, à la fenêtre de la Schweizerhalle, lapins, pigeons, poules et canards, cochons d'Inde ou petits oiseaux en cages, souris blanches, parfois, et d'autres bêtes curieuses, étaient — et sont encore — offertes là aux amateurs et à la curiosité d'un public varié. Plus loin, tout le long de la Grand'rue, c'est le marché, et en ce bon temps simple de l'autrefois qui semble si proche, le spectacle valait la peine d'être vu bien plus encore qu'aujourd'hui !

C'était la bigarrure des jolis costumes nationaux qui se sont si malencontreusement perdus, et qui avaient tant de grâce et de cachet ! On y voyait la jeune fille de Guggisberg, avec son jupon rouge si court qu'il laissait à nu le genou, les beaux tabliers à baverette et le bonnet sérieux de la Fribourgeoise, le brillant étalage de chaînes et de larges dentelles de la paysanne bernoise, le mouchoir rouge encadrant la tête des Singinoises (les *Koutzéroutes*, comme on les appelait) et les larges chapeaux de paille tressée des Gruériennes, côtoyant les tresses épaisses et carrées des paysannes glânoises. Le campagnard de Chiètres, avec ses brayes et ses bas chinés, faisait contraste au Singinois vêtu d'un petit habit brun à basques étriquées — le «fräcklé» — et coiffé d'un large chapeau de feutre.... Et tout ce monde qui représentait, par les costumes, tous les coins du pays, donnait à ce marché une vie, un entrain, un coloris et un charme que ne savent lui conserver les blouses bleues ou les chapeaux à fleurs que nous y rencontrons aujourd'hui....

Ainsi, la Mode souveraine a enlevé une de nos meilleures traditions ; les campagnards y ont perdu de leur charme, de leur simplicité et de leur goût traditionnel.... et les citadins — les citadins surtout ! — se sont asservis à suivre obstinément des préceptes de toilette qui n'ont rien de leur terroir !... Cette manie déplorable n'est pas d'hier, hélas, et déjà en 1805, il y a donc un peu plus de 100 ans, — pour ne rien dire des lois somptuaires plus anciennes — une ordonnance du Petit Conseil mettait en garde les Fribourgeois contre les modes, lesquelles, disait-elle, « ridicules au plus haut degré, doivent faire une sensation dangereuse parmi un peuple qui n'a pas encore entièrement perdu de la simplicité de mœurs qui caractérisait ses ancêtres. »...

Il s'agissait de ces modes du Directoire, qui n'ont jamais brillé par une pruderie excessive et, faut-il le dire, auxquelles les modes du temps présent s'apparentent d'assez près. Aussi, lorsque notre Evêque, en cette année 1915, flétrit les errements de la Mode, par une coïncidence assez curieuse, mais naturelle, il use en sa récente lettre pastorale, de termes à peu près analogues à ceux de l'ordonnance plus que centenaire, laquelle, d'ailleurs, était inspirée également par l'Autorité ecclésiastique.

Sous ce rapport, les mœurs fribourgeoises n'ont guère changé ! Et pourtant, Dieu sait si la Mode est l'ennemie de la tradition ! Alors que la compréhension de nos anciennes fêtes et réjouissances, de notre bonne petite vie familière, de tant de choses délicieuses semble s'affadir avec le temps, ce goût de la mode nouvelle — non seulement en matière de costumes, mais en beaucoup d'autres choses encore — est demeuré, comme s'il était tradition lui-même et a fait commettre bien des erreurs !

Mais, fort heureusement, pourtant, l'amour de la nouveauté est compensé, chez nous, par une tendresse au moins égale pour tout ce qui est coutumier, par un brin de routine souveraine, de mollesse native et de douce inertie qui sauvegardent l'esprit fribourgeois des trop radicales atteintes du goût des changements ! En cela réside tout le secret de notre âme et l'essentiel caractère de ce personnage curieux, d'analyse difficile et complexe, qu'en termes du pays, on appelle le Bolze !....

Le Bolze, ou Fribourgeois de vieille souche et de type pur, Mesdames et Messieurs, est un être particulier et d'espèce unique. Il appartient indistinctement à diverses classes de la société, et

ses traits caractéristiques sont plus ou moins accentués, suivant la condition qu'il occupe, l'éducation qu'il a reçue ou les influences qu'il a pu subir. Mais ces traits demeurent dessinés dans chaque individu de l'espèce ; il n'y a, en définitive, de distinction que dans la netteté du dessin.



Fig. 6. — Célébrités bolziques
François Thossi, dit *Kakernase*.

Le Bolze est bourgeois de Fribourg. Il en est quelques spécimens qui ont pris son caractère sans devenir bourgeois de fait, mais c'est l'exception ; en principe, il est bourgeois, et il tient à cette qualité, autant par une sorte de chauvinisme

fort légitime que par la considération des intérêts qu'il en peut retirer. Ces intérêts constituent pour lui des droits incontestables ; il peut devenir « prébendaire » à l'Hôpital, il peut recevoir des soins médicaux gratuits, il peut demander à la Chambre des Scolarques des secours pour les études supérieures de ses enfants, etc., etc. Et il croirait déchoir de sa qualité, s'il ne faisait, au cours de sa vie, usage de l'une ou l'autre au moins de ces prérogatives ; car il a au plus haut degré conscience de ses droits, tandis qu'il possède le sentiment de ses obligations à un degré infiniment moins élevé. Ce phénomène a pour conséquence de lui donner une certaine arrogance dans ses revendications, une nuance d'orgueil et de fierté toute superficielle et, peut-être aussi, une certaine insouciance matérielle, parce qu'il est bien évident qu'en regard de tant d'avantages qui lui sont dus et que sa simple qualité de bourgeois lui peut faire obtenir sans peine, il lui paraît fort inutile de chercher à se procurer l'équivalent par son seul effort.

Au demeurant, il est de tempérament doux, de mœurs simples, de santé robuste et de caractère enjoué. Il n'a pas de grandes passions ni d'ambitions démesurées, et pas davantage de persévérance ou de ténacité. Un penchant naturel le porte à la rêverie ; il aime ses aises par dessus tout, vit volontiers au jour le jour sans s'inquiéter outre mesure du lendemain, et se réjouit de mille riens avec une étonnante facilité. Il n'est point d'humeur chagrine : au contraire, son esprit est légèrement caustique et sa langue acérée. Cette dernière qualité, qui est essentiellement féminine, se retrouve dans plus d'un exemplaire masculin. Le Bolze s'occupe des autres pour le moins autant que de lui-même ; il adore les petits potins, les cancans, les récits scandaleux, les misères d'autrui et les événements sensationnels ; mais s'il les recherche et les collectionne, il y met plus de dilettantisme que de réelle malice. Il parle beaucoup et volontiers, bien qu'il ait l'élocution difficile, lente et embarrassée. Son langage manque de pureté ; il est plein de barbarismes et se module sous un accent particulier, traînard, grasseyé, chantant, boursoufflé, onctueux et divers, mais non sans quelque saveur parce qu'il reflète assez fidèlement le caractère du Bolze.

En dépit des apparences, le Bolze ne manque pas d'esprit de charité, pas plus que d'une foi robuste et consciencieuse et d'un attachement sincère à son pays. Il pourrait, à première vue, sem-

bler un chrétien convaincu qui n'irait pas jusqu'au martyr ou un patriote fervent qui n'atteindrait pas l'héroïsme ; son air d'indolence et son esprit commode pourraient faire naître une telle supposition... Mais je crois au contraire, que le Bolze est capable de sentiments très profonds et durables, qu'il est capable de sacrifices autant et plus que n'importe qui. Sous des dehors frustes, peut-être, mous, faibles, calmes ou narquois, il cache une âme sensible et délicate, beaucoup de noblesse et de générosité, autant de qualités qui, à l'occasion, sont de nature à faire des héros !...

En tous cas, il est certain qu'il apprécie l'héroïsme et s'émue profondément de toutes les misères. Plus que jamais, en cette année cruelle, nous en avons la preuve. La charité ardente et désintéressée s'est largement exercée, non seulement en faveur des misères du pays, mais à l'égard des Belges réfugiés, des grands blessés, emportés la nuit, par des trains s'arrêtant de courts instants en gare de Fribourg et, enfin, à l'égard des évacués civils, si dignes de la compassion qu'ils inspirent. Malheureusement, l'administration des C.F.F. a cru devoir supprimer l'arrêt de ces convois en notre gare, et cette mesure a causé un mécontentement général et une colère légitime. Le Fribourgeois est bon enfant et paisible, c'est vrai, mais non jusqu'à une absolue passiveté. La fureur populaire s'est donc déchaînée en des manifestations bruyantes d'autant plus facilement que de nombreux petits faits antérieurs, assez tranquillement supportés jusqu'ici, ont accru son intensité et porté la foule à quelques excès. Sans excuser le moins du monde les inévitables désordres d'une foule excitée, il faut cependant reconnaître que le mécontentement se justifiait parce que les mesures prises, d'où qu'elles viennent, portaient atteinte à la dignité même de la population et surtout, l'empêchaient de mettre en pratique l'une des plus chères des traditions fribourgeoises : celle de la Charité !...

Par dessus tout, et malgré une tendance apparente vers la nouveauté, le Bolze est traditionaliste. C'est peut-être par esprit de tradition qu'il conserve son caractère, malgré les progrès qu'il constate ou qu'il adopte, les expériences qu'il a pu faire ou les exemples qui l'entourent. Bolze il est, Bolze il restera !... Et j'estime qu'il a raison, puisque ce nom de Bolze est synonyme de Fribourgeois fervent, convaincu et indéracinable. L'ombre auguste de la Tour de St-Nicolas est indispensable à la vie du Bolze

et à son éclosion parfaite ; loin de cette tour, la vie lui paraît morne et cruelle, les jours longs, et la tristesse le gagne ; en elle, il renferme l'image de sa ville chérie, de sa bonne vieille petite cité des Zæhringen, capricieuse et tourmentée, mais plus agréable à son



Fig. 7. — Célébrités bolziques
Buntschu, l'organiste.

cœur qu'aucune autre. Et cet amour de Fribourg, à ses yeux toujours pareille, belle entre les belles, douce et chère à jamais, cet amour de Fribourg est bien la raison d'être, la raison immuable et sereine, de cette espèce particulière et unique en Suisse, unique dans l'humanité, qu'on appelle : les Bolzes !....

Mon Dieu, oui, Mesdames et Messieurs, nous avons, nous autres Fribourgeois, nos défauts comme tout le monde ; nous en avons peut-être plus que bien d'autres, et nous n'hésitons pas à les reconnaître, à en rire quelquefois... et... à les garder précieusement ! Mais nous possédons par dessus tout cette qualité essentielle de nous tenir pour ce que nous sommes et d'aimer d'un amour immense notre petit pays fribourgeois, berceau de notre vie, de nos joies et de nos peines, de notre liberté aussi et de notre existence indépendante !... Là, nous sentons vibrer tout ce qui fait notre Foi, nous sentons tressaillir un monde de traditions chères qui représentent la pensée même de notre race, nous éprouvons toutes les émotions intimes que fait passer sur le cœur la Voix Nationale ! Et notre Sarine qui, des monts de la Gruyère aux plaines singinoises, redit en son tumulte le même mot de Liberté, notre Sarine nous inspire une chanson d'amour, dont le refrain toujours pareil — que nous soyons ou non armés de notre carabine, comme le veut notre marche nationale — est bien celui de l'homme libre et fier qui se sent souverain !...

Ce refrain-là, Mesdames et Messieurs, c'est celui du patriotisme ! Et nous tenons de toute notre force à ce patriotisme fribourgeois, sentiment doux et pur devant qui s'effacent vite et nos petits défauts et nos intimes dissensions !

Le Peuple fribourgeois n'est pas un vain mot. Il existe aujourd'hui comme dans le Passé ; il vit et palpète, il continue une nation réelle, il se connaît, enfin, et a conscience de former un Etat, petit par la force, mais grand par le cœur et l'esprit qui l'anime. C'est, aujourd'hui, comme il y a plus de sept cents ans, la République fière, la nation souveraine et indépendante, et c'est pour rester cela, pour nous assurer à jamais le droit à l'existence et l'existence même, sans autre souverain que nous-mêmes, que nous sommes devenus suisses....

Suisses parce que Fribourgeois, nous fondons notre amour de la grande famille helvétique, de la plus grande patrie, et notre esprit confédéral tout entier, sur la tendresse douce et pure que nous gardons au petit pays de nos pères, à notre vieille ville plus de sept fois centenaire, aux riantes campagnes qui l'entourent, aux verts sommets qui la regardent du haut de nos cieux ! C'est cette tendresse traditionnelle, ce sentiment intime et presque inné, qui peut seul mettre dans notre cœur la compréhension d'un amour

plus étendu et non moins noble, dont l'Alliance Confédérée est l'objet !....

Certes, nous aimons notre Suisse autant, pour le moins que n'importe quel peuple d'un autre canton, nous l'aimons en patriotes et en soldats. Mais cet amour repose non pas, comme on a voulu le dire sur son unité plus ou moins parfaite, ni sur son caractère plus ou moins dessiné d'Etat unifié, mais bien plutôt sur la fraternité loyale et désintéressée de peuples, de nations comme nous, unis pour la défense et la sauvegarde de leurs droits, de leur liberté, de leur indépendance. Voilà, Mesdames et Messieurs, le patriotisme et l'Esprit suisses ! Leur base, pour nous, Fribourgeois, et leur raison d'être, est notre patriotisme fribourgeois, l'amour de notre terre antique et toujours pareille ! Et cette base est solide et certaine, car notre amour pour Fribourg est fait non pas seulement de l'orgueil de l'histoire, mais encore de tous ces mille riens qui parlent au cœur le plus près, des traditions, des souvenirs, de ce qui revit en nous d'un beau Passé, du sang qui circule dans nos veines, de ce sang qui nous apparente les uns aux autres de si près qu'il fait jaillir de nos âmes cette âme fribourgeoise sereine et douce qui nous semble être l'âme d'une grande famille !

Cette considération, Mesdames et Messieurs, peut et doit servir d'excuse à ce rappel, que je me suis permis de vous faire, de quelques souvenirs et de quelques traditions de notre bonne ville ! De ces bribes du Passé, dont je suis loin d'avoir épuisé l'intarissable rivière, de ces bribes du Passé, se dégage un parfum particulier, qui met aux lèvres un sourire parfois, mais qui fait toujours jaillir du cœur une émotion reconfortante ! De ces vieilles fêtes oubliées ou défigurées, de ces usages jolis, dont plusieurs survivent et nous sont chers, de cette petite vie patriarcale qui n'est pas si dissemblable de la nôtre qu'on le pourrait croire, de ces types originaux même, qui amusaient nos pères et dont nous nous sommes amusés nous-mêmes, de tout cela, l'âme fribourgeoise s'envole, comme elle s'envolerait du souvenir de nos vieilles tours aujourd'hui démolies, de l'évocation de nos anciens magistrats, du rappel même de notre propre histoire ! Elle s'envole pure et sereine, parce qu'elle est en nous comme elle est en notre passé, parce que la vieille Fribourg revit toujours dans la cité moderne, et parce que, surtout, notre amour, notre patriotisme, ne change pas et se réjouit à deviner, à pressentir cette âme nationale en toutes choses qui nous entourent, en toutes choses qui nous touchent !

Ce n'était donc point sortir des pensées qui nous tiennent au cœur, dans ces heures graves, que d'évoquer, par la douceur de quelques souvenirs cette Ame fribourgeoise, dans laquelle nous puisons la force, la beauté et la grandeur de notre patriotisme suisse !

Et c'est ainsi, Mesdames et Messieurs, que cette causerie tout intime peut servir à rappeler cette vérité certaine et parfois trop oubliée, que nous sommes des patriotes suisses — et de bons Suisses ! — parce que nous sommes, d'abord et avant tout, de loyaux et fidèles Fribourgeois !....

N. B. — Les photographies dont nous donnons le reproduction ci-contre appartenaient à M. le Dr Xavier Cuony. Elles nous ont été très obligeamment remises pour les *Annales*.